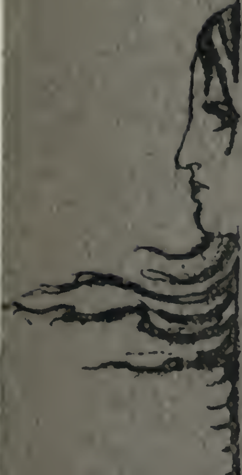
RICHARD LEDENT



LES ENTRAVES

DRAME

PAUL LACOMBLEZ
EDITEUR
BRUXELLES

à Monsieur Auguste Vierset

Cordial hommage

Richard Ledent

1864

DU MÊME

Vers la Vie, trois poèmes en forme de drames.
1 vol. in-16 (Editeur Bénard, Liège)

fr. 3-50

PARAITRA BIENTOT

Le Petit Paroissien (vers).

Richard LEDENT

Les Entraves

DRAME EN 3 ACTES

BRUXELLES
Paul LACOMBLEZ, Éditeur
RUE DES PAROISSIENS, 31

A Monsieur Louis VANDENSCHILDE,

TÉMOIGNAGE AFFECTUEUX

LES ENTRAVES

PERSONNAGES

MARTIAL

LUDWINE, sa femme

MARCELINE	leurs filles
REINE	

MARIEL

WILFRID

La petite NISE

ACTE Ier

SCÈNE I

LUDWINE — MARTIAL — WILFRID
MARCELINE — REINE

Au logis de Martial. Les fenêtres ouvertes laissent pénétrer une claire journée d'été. On distingue au loin les arbres de la forêt.

LUDWINE

Le soleil ?
Il est toujours pareil,
malgré les joies et les misères ;
il est toujours d'intense lumière,
malgré nos désespoirs...
Vainement on voudrait l'éternité des soirs
afin d'ensevelir sa peine,
l'impérieux soleil, de rayons triomphants,
poursuit le deuil d'une mère et la mort d'un enfant !

MARTIAL

Tous les rires se sont tus dans la maison qui pleure.
Depuis trois mois, notre dernier fils dort
le lourd sommeil du cimetière,
mais il revient souvent, comme une chère vision,
peupler de souvenirs la très morne maison.

LUDWINE

Mon cœur est plus meurtri que ceux des autres
[mères...

(de voix qui s'émeut)

Je les vois au repas familial,
nos fils qui moururent d'année en année,
avec, au front encore, leur naïve destinée.
Je les vois au repas familial,
leurs chevelures unies en hâte de caresses...

(une pause)

Nos trois enfants sont morts, à peine étaient-ils nés !

MARTIAL

Regarde... le soleil
va reluire aujourd'hui sur nos vies apaisées...

(une pause)

En vrai signal d'adieu,
le malheur agite la main ;
il tient le bâton des lointains voyages...
Entends les chocs et le départ, Ludwine.
Voici par le même chemin,
revêtu des blancheurs de la frêle aubépine,
le bonheur ingénu qui nous offre des fleurs.

(Des rires s'échappent de la pièce voisine.)

LUDWINE *(écoutant)*

Marceline ! Reine !...
Est-ce qu'une eau chanterait au creux vide des roches
et tracerait à notre approche
des paroles argentées et d'espoir sur la plaine ?...

(avec crainte)

Prends garde, Martial, à la douleur qui veille !

MARTIAL *(de voix brusque)*

Wilfrid aime Marceline !

LUDWINE *(de voix joyeuse et surprise)*

Wilfrid aime Marceline ?...
Je n'avais vu sourire que leurs yeux d'innocence.

MARTIAL

Dans la forêt imprégnée de silence,
j'ai découvert par l'éclaircie des troncs noueux,
Marceline qui voilait Wilfrid de ses cheveux...
Et nous ferons éclore
les claires aurores de leur amour
et les temps noirs chassés par des heures plus
[prospères,
fuiront comme un nuage devant le bleu du ciel...
Ludwine, Ludwine, crois et espère !

LUDWINE

Je crois, Martial, et veux croire !...
Il surgit à l'horizon,
le navire des bonnes promesses ;
j'entends des cris d'allégresse
monter dans les voiles joyeuses...

(Des voix et des rires se font de nouveau entendre.)

LUDWINE

Ecoute... C'est Wilfrid !

MARTIAL *(appelant)*

Wilfrid !...
Ah ! nous saurons l'amour qu'une parole fait rougir
et la candeur des mains levées pour nous bénir.

(Wilfrid paraît ; derrière lui, on aperçoit Marceline et Reine... Martial repousse en souriant la porte.)

MARTIAL

Wilfrid, ami du vieux logis,
tourne tes regards vers nos enfants
qui s'en vont étendus sur la route un à un,
car le malheur a bu du sang :
Nous avons combattu trois fois,
agonie par agonie ;
nous avons disputé trois fois
un peu de vie à la vieille mort...
Tu sais nos soupirs et nos larmes,
la chambre en noir avec des flammes
et puis la fin au cimetière,
quand les pierres brusquement saccagent le cercueil.

Si tu es las de voir mourir,
ton amour sur le seuil viendra nous éblouir
et couvrir Marceline d'un manteau de lumière !

LUDWINE

Nous avons faim et nous avons soif de repos,
nos yeux toujours s'allument en prière vers le ciel
et nos tristes mains ont des gestes qui appellent...

WILFRID

Comme rosée matinale, la douceur de vos mots
fait tomber en mon cœur la pluie douce du
[bonheur !...

(de voix enthousiaste)

Vibrez, vibrez musique !
Passez adolescents
enveloppés des hymnes éclatants,
et que l'encens parfume le nom de Marceline !

(De la pièce voisine s'échappent, gracieuses, les deux sœurs.)

REINE

Marceline ! Marceline !
Ton nom palpite encore dans un long rayon d'or.

(Elle rit ; puis d'une voix qui feint d'être suppliante)

Le seul nom de ma sœur... Oh ! pourquoi pas le mien ?

(à Marceline)

Que mon nom vole aussi dans l'espace !

REINE ET MARCELINE

Reine ! Reine ! Reine !

(Elles se tiennent enlacées)

MARTIAL *(à Reine)*

Tu sais donc ?...

REINE

Rien... Votre voix basse un peu
ne m'apportait, mon père, que son accent heureux.

WILFRID *(à Marceline)*

Le bonheur vient vers nous.

MARCELINE *(étonnée)*

Le bonheur ?

REINE *(à mi-voix, montrant la forêt)*

Il est là !

(Pendant le dialogue qui suit, Reine va et vient, dans son apparente insouciance... Elle se penche à la fenêtre et regarde la forêt.)

MARTIAL

(attirant près de lui Marceline et Wilfrid)

Que de mon front ridé,
disparaisse un peu de vieillesse
par la fraîcheur de vos baisers...
Wilfrid et Marceline, vous serez les époux
et ma parole est solennelle !

MARCELINE

Quelles joies attirez-vous ?
Ne changez rien à ma jeunesse,
laissez volliger mes cheveux
au gré du vent et de mes jeux.
Quand l'hiver se lamente
et que le feu gaiment se ment dans l'âtre,
avec Wilfrid et Reine, nous lisons au même livre...
Mais laissez-moi de mon passé
et ma course à travers l'été...
Mon sourire est d'une sœur très douce.

LUDWINE

Sourire de l'enfant à l'épouse.

MARCELINE

Il faut attendre encore...

MARTIAL

Quel émoi maintenant s'allonge sur ta voix ?

MARCELINE

Il faut attendre encore...

LUDWINE

Pourquoi ?
Ton cœur, comme le soleil dans le logis morose,
jettera sur nos âmes un ultime rayon rose.

WILFRID

Marceline, mon amour tel un oiseau craintif,
célèbre un lent cantique autour de ta présence !

MARTIAL

Et je pose en couronne les espoirs de ma vie
sur ta tête, ô ma fille !

(de voix sévère)

Et je veux que la porte ouverte par ma main,
te montre l'horizon rêvé de ton destin.

(Marceline pleure. Reine se dirige vers elle.)

REINE *(à voix basse)*

Allons dans la forêt courir avec le ciel...
O courir vers les bras tendus de Mariel !

SCÈNE II

MARCELINE — REINE — MARIEL

Dans la forêt. Une clairière pleine de soleil. Par terre, le tronc d'un chêne sur lequel sont assises Marceline et Reine.

REINE *(penchée sur sa sœur)*

Oui, je vois tout le soleil en tes yeux.

. . . .

Le soleil est aussi dans le fond de mes yeux...
Réponds, réponds ma sœur.

MARCELINE *(distraite)*

Quand on mit nos frères et nos sœurs
dans des cercueils avec des voiles,
te souviens-tu de nos sanglots ?...

REINE *(avec crainte)*

La forêt fait surgir la frayeur de tes mots...

(Elle se lève et s'efforce, peu à peu, de chasser la tristesse envahissante.)

Malgré le ciel en fête,
les clartés qui venaient se jouer sur mes mains
comme des conquêtes,
j'ai bien lu ta tristesse en tes yeux ce matin,
lorsque parlait mon père
et que des larmes tremblaient à tes paupières...
Ecoute... Le silence nous entoure comme des tours
et la lumière s'épand et s'insinue partout.
Aucun royaume ne vaut ces buissons éclatants
et Mariel apparaîtra bientôt
par le sentier, là-bas, que je devine...

MARCELINE *(de voix intime)*

Oui, oui, j'entends ses pas... j'entends sa voix,
j'entends toujours ses pas... toujours sa voix,
mais je n'entends jamais
les pas ni la voix de Wilfrid...

REINE

Il est né, semble-t-il, au logis de mon père :
j'aspire à ses baisers comme aux baisers d'un frère..
Si nous vivions ensevelies
dans la mousse légère et fleurie,
serions-nous pas les seules compagnes de Mariel ?

MARCELINE *(se levant)*

Taisez-vous... tais-toi, Reine.

REINE

J'ai saisi les mots qui s'envolent,
quand nos parents murmurent à la fenêtre ouverte
et que dans le jardin,
j'écoute, sans savoir, leur langage incertain :
la mère de Mariel ne fut jamais épouse !

MARCELINE

J'ai su les mêmes paroles amères,
le mépris comme un cercle autour de Mariel...

(Une pause.)

Guidé par nos cris sans raison,
un jour, il écarta d'un geste lent les branches
qui nous enveloppaient sous un dôme odorant.

(Prenant la main de Reine)

Ah ! donnons à celui que nos désirs appellent
un peu de joie pour qu'il éprouve un peu d'oubli !

REINE

Soyons les fées de la forêt
et dans nos robes blanches,
dressons-nous brusquement
parmi les fleurs, parmi les branches.
Vois donc palpiter les couleurs,
le vert s'unit au rose
et nos deux cœurs sur le gazon
se poursuivront dans la grandeur des choses,
puis reviendront vers Lui !...

MARCELINE

O ma sœur !

(Elles se regardent, étonnées)

REINE

Marceline !

(Elles s'embrassent. — Mariel paraît.)

MARIEL *(à Marceline)*

Ne bougez pas !... pendant que mes yeux vous
[caressent...

(Il la contemple.)

REINE *(se suspendant au bras de Mariel)*

Parlez ! Parlez !... si claire me paraît votre voix !

MARCELINE *(à Mariel)*

Ils sont comme le soleil, vos yeux posés sur moi !

REINE

Et direz-vous en phrases lentes,
vos vieux contes et vos légendes :
princesse enfermée en la tour,
épiant le bel oiseau bleu ;
histoire d'hiver avec du sang
et des cris dans le bois pleureur...
Et j'aurai des frissons de peur,
mon bras serré contre ton bras !

(Elle rit.)

MARCELINE *(de voix brusque)*

Reine ! Enfant !

REINE

(Elle chante en cueillant des fleurs)

J'emporte les parfums des fleurs,
les fleurs qui rient, les fleurs qui pleurent
et puis j'irai dans la forêt,
là-bas, là-bas,
près du ruisseau tout guilleret.

Je lui dirai : Voici des fleurs,
les fleurs qui rient, les fleurs qui pleurent,
c'est la moisson de la forêt...
là-bas, là-bas,
près du ruisseau tout guilleret.

Je tresserai des couronnes d'or
pour Marceline et Mariel,
je laisserai les fleurs qui pleurent
là-bas, là-bas,
pour ceux qui ne m'aimeront pas !

(Elle s'éloigne. — Un silence.)

MARIEL *(de voix lente)*

Marceline !
doux est ton nom comme duvet d'oiseau.
Marceline !
douce est ta voix comme plainte des eaux...
Tout rayonne, Marceline, en cette heure merveilleuse,
la forêt est plus lumineuse
et plus tendre l'azur du ciel !

(On entend le son des cloches.)

MARCELINE

Qu'il est dolent le bruit des cloches
venu des lointains transparents !...

(Elle pleure)

Je pleure et je voudrais ne pas avoir de larmes !

MARIEL

J'étreins en mes deux mains la pâleur de tes mains...
Jamais, jamais comme aujourd'hui,
mon âme accoudée ardemment
n'a su te contempler ainsi.

MARCELINE

En mon cœur naît une joie énigmatique et bonne
et cependant je pleure...

MARIEL

Je découvre en tes yeux tous les arbres du bois
qui paraissent me parler, cadencés par le vent.

MARCELINE

Les arbres ne parleront plus !
Les arbres n'auront plus de salut bienveillant.

MARIEL

Folie est la tristesse au gai miroir des heures !
mes yeux sont en tes yeux
et le bonheur trop grand rend peureux mes aveux.

MARCELINE

Dix jours sont révolus — Oh ! si courts en ma vie —
depuis votre arrivée en la forêt sereine,
— tel un beau troubadour cherchant une châtelaine.

(Avec un soupir)

Adieu !... Je dois partir vers ma demeure
que décorent les espoirs de l'heure,
la paix nouvelle et le soleil qu'on veut de flamme
et j'irai lente au son des cloches
— non vers la mort —
vers le regret, hélas ! des lendemains trop proches,
avec Wilfrid qu'une Volonté acclame époux.

MARIEL

Nul ne peut désunir nos mains
et nous vînmes l'un vers l'autre au gré de nos destins.

MARCELINE

Vos pas ne firent jamais tressaillir le logis,
ainsi qu'un vieil ami qui reçoit un ami...
Quelle joie bruyante et folle,
si je pouvais sur le seuil de la porte,
vous montrer à mon père d'un geste triomphant !...
Hélas ! Hélas ! rien n'est possible selon nous,
les fleurs que mes parents veulent semer sur ma route
meurtrissent comme des cailloux.

Adieu !... Je laisserai mon âme dans la clairière ;
elle ne pourrait m'accompagner à la maison
pendant que soufflerait le vent des abandons !

MARIEL

Oh ! tu viens de m'ouvrir les jardins infinis
où s'amoncellent des roses !...
Je marche vers une blanche vision
qui s'élève au-dessus des rouges floraisons !
C'est toi ! c'est toi qui donne en souriant ton âme
et je veux l'accueillir très humblement courbé,
avec des bras pieux et fiers de ta beauté !

(Il s'agenouille et baise ses mains. Reine paraît et les fleurs, entassées dans ses bras, tombent.)

REINE

Je ne veux pas vos seules tendresses pour Marceline !
(haletante)

Je m'éloigne et je ris... et vous trompez mon cœur.
Je m'éloigne et je ris... vous trompez la forêt.

MARCELINE

Enfant !... Sous mes baisers, j'abolirai ta peine.

REINE

Non, non... Ta lèvre encore de ton mensonge est pleine.

(Elle s'enfuit en pleurant. —
Un silence.)

MARCELINE

Au logis, mes parents assis brodent des rêves
et la douleur de Reine
va déchirer déjà le léger écheveau.

MARIEL

Qu'importe ?... N'es-tu pas l'agneau
de toison chaude et pure ?...
De ce qui n'est pas nous, il n'est point de blessure,
nos yeux sont forts, Chère Eternelle,

car tu m'es advenue riche de tes cheveux longs
et si fins et si blonds que rien parmi les prés,
ne se nuance comme eux malgré l'or des étés...
O Marceline !... Vis en moi-même...

MARCELINE

(inclinant sa tête sur l'épaule de Mariel)

O Mariel !... Je t'aime...

SCÈNE III

LUDWINE — MARTIAL — MARCELINE
REINE

Chez Martial. La chute du jour étend des ombres dans la pièce.

REINE

(semblant terminer un récit, de voix visiblement émue)

...Alors je me suis enfuie sans savoir
et je suis venue sans savoir...
Je sentais en mon cœur la lourdeur de ma peine !

MARTIAL

Et Marceline ?

REINE

Elle rit dans la forêt...
Je me suis enfuie sans ma joie.

(Elle se retire lentement.)

LUDWINE

Je ne sais quel malheur court à travers la chambre...
C'est le ciel monotone et glacé de décembre
qui nous entoure encore de son linceul de mort.

(Une pause.)

Nos espoirs tournaient en rond
autour de notre maison...
Les espoirs sont engloutis
par la rivière en démence
et nos rêveries ont fui,
fleurs de lamentable oubli !

MARTIAL

Rien n'a fui !... Nos espoirs fièrement sont debout
et tombée sur le seuil, Marceline à genoux,
de voix mouillée de pleurs,
aura des murmures d'oraison.

LUDWINE

Le matin me paraît vieux d'une année...
Ah ! les enfants devraient rester petits enfants !

MARTIAL

La forêt ressuscite et je vois les amants
par l'éclaircie des troncs noueux...
Mariel voilé dans l'épaisseur des cheveux !

LUDWINE

Peut-être il fut mené par le hasard de l'heure,
comme un enfant vers les deux sœurs...

(On entend les voix de Reine et de Marceline)

REINE *(de la pièce voisine)*

Mentir, mentir dans la forêt,
mentir à mes yeux, à mon âme...
Vous aviez vu ma joie, entendu mes chansons
et vous gardiez en vous vos joies et vos chansons
afin que Mariel, lorsque je m'éloignais,
eût vos sourires cachés et vos mots de tendresse !...

MARCELINE

Non, non... Naïve, je parlais,
comme les choses qui nous écoutaient...
Mais brusquement,
le ciel me parut plus ardent,
les buissons et les fleurs conquéraient la parole...
Reine, tout ce qui m'entoure se pare d'une auréole
et célèbre en sourdine un cantique d'amour !

(Martial ouvre rudement la porte.
Marceline paraît.)

MARTIAL

L'amour?... Avec un masque il parcourt les chemins ;
il agite, moqueur, ses grelots de folie
et lorsque la vie
semble pour nous couler comme un fleuve apaisé,
tu travestis ton cœur pour tromper nos espoirs !

MARCELINE

Non, non... Illuminant vos soirs,
l'amour avec des clartés bleues,
déroulera ses décors de féerie...

J'aperçois des jets d'eau colorés par mes yeux
et dans l'apothéose un visage m'appelle...
Ouvrons la porte, ouvrons la porte à Mariel !

MARTIAL

Jamais !... La porte est sourde et fermée par mon poing
et si des pas dans le jardin,
heurtaient le perron du logis,
Wilfrid seul entrerait où nous serons assis.

(Une pause.)

Ecoute... Sur ma route
où le soleil étale des rayons durs,
s'échelonnent de borne en borne
les hauts chênes qui défient l'azur.
Ma route est inflexible et droite
et tu marcheras dans la poussière de mes traces,
si la terre même buvait le sang des pieds blessés !

MARCELINE

Père, soyez doux comme le destin,
le destin qui dressa ses phares
en éclairant d'amour l'inconnu de mon âme !

LUDWINE *(à Marceline)*

Que nos désirs, brebis enrubannées,
soient fidèles à tes pas sur l'herbe non foulée.
Tu seras la bergère et Wilfrid le berger
et ta voix conduira le troupeau par les prés.

MARCELINE

Ma voix ?
Elle est morte ma voix
pour vos espoirs que ma bouche répudie.
Mes yeux ?
Ils sont mornes mes yeux
pour contempler les volontés qui me poursuivent
à travers la maison, la forêt, les allées...

(Une pause. — A genoux.)

Je suis celle qui supplie et reste agenouillée !

MARTIAL

Ah ! tes genoux en terre se cabrent sous l'effort.
Relève-toi... Mon bras est fort,
il saura broyer ta faiblesse,
comme une feuille jaune et sèche que l'automne a fauchée.

LUDWINE

Nos vieillesses ne sont pas frivoles
car les années entassent leurs hivers sur nos fronts
et reprennent, Marceline, leurs printemps qui s'envolent...
Si nos pensées vêtues de noir,
vers l'avenir s'en vont, lourdes de leurs soupçons,
nos doigts au cadran des heures
te montreront les meilleures.

MARCELINE

Mon cœur se plaint,
comme les femmes accroupies aux portes des églises...
O ma mère ! tendez-lui la main,
donnez l'aumône d'amour qu'il vous réclame en vain !

(La nuit s'accentue de plus en plus.)

MARTIAL *(de voix sarcastique)*

L'aumône ! l'aumône !... Veux-tu l'obole, veux-tu le pain,
veux-tu les draps de tes frères morts
afin que ton amant puisse y coucher son corps ?

MARCELINE *(éperdue)*

Oh ! vos railleries sont des fouets dont les lanières
cinglent mon sang,
des fouets dont les lanières
cinglent ma chair !
Je ne suis plus l'enfant qui prie,
l'enfant qu'on secoue et qu'on plie
car mon âme et mon corps s'évaporent dans la nuit
et j'ai d'autres traits aujourd'hui...
Mes regards s'allument de volonté durs,
je ne reconnais plus vos visages obscurs !

LUDWINE *(l'entourant de ses bras)*

Je suis ta mère, ta mère ;
mon cœur contre ton cœur bat et se désespère...
Vois... Mes doigts anxieux pressent et repressent ton
[ombre,
mais l'implacable effroi qui se glisse entre nous
étend de grands voiles sombres
pour cerner, Marceline, nos fronts et nos genoux !

MARTIAL

La nuit s'appesantit sur vous
et vos prières ont des formes que j'ignore...
On attendrit la nuit, on attendrit l'aurore,
mais j'ai mis du fer sur mon cœur
puisque mes yeux, au loin, observent le bonheur.

MARCELINE

Mes cris seront vainqueurs !
Mes regards s'allument de volonté durs,
mes cris porteront à la forêt même
les clairs échos vainqueurs :
j'aime ! j'aime ! j'aime !

MARTIAL *(courant à elle)*

Tais-toi... J'étoufferais ta voix
et mes doigts, sur ta chair, laisseraient leur empreinte...

(Il veut la terrasser. Elle se dégage.)

LUDWINE *(de voix égarée)*

Marceline ! Marceline !... Martial !... O pitié !

MARCELINE

Je grandis, je grandis... libre de vos étreintes !

MARTIAL *(les yeux fous)*

Faut-il du sang...

(Il s'avance vers elle.
Elle s'enfuit hors de la chambre.)

LUDWINE

Ah ! voilà que la nuit nous dévore un enfant !

(Ellc s'agite désespérée.
Martial reste immobile et sombre.)

ACTE II

SCÈNE I

LUDWINE — REINE — MARTIAL — MARIEL

Chez Martial. — Ludwine et Reine disposent des fleurs dans la pièce.

REINE *(chantant)*

Des fleurs, partout des fleurs,
sur les fenêtres, sur les portes,
que nos mains aimantes apportent
la moisson claire des fleurs
pour l'enfant qu'elles ne peuvent toucher.

Nos cœurs susciteront l'enfant de Marceline,
Nise dont les yeux, pour nous, ont d'inconnues clartés.

LUDWINE

L'enfant de Marceline, qui surgit éblouie
de ses deux ans révolus aujourd'hui.

REINE *(chantant)*

Des fleurs, partout des fleurs,
sur les fenêtres, sur les portes,
que nos mains aimantes apportent
la moisson claire des fleurs
pour l'enfant qu'elles ne peuvent toucher.

LUDWINE

Ta joie souvent s'élève et vole de chambre en chambre,
ta joie monte en arpége et attire les oiseaux...
Sans les chansons de ta jeunesse,
il fallait fermer le logis,
jeter la clef au fond du puits
et sans étincelle vivre en l'horreur du tombeau.

(Elle regarde autour d'elle)

O fleurs ! Donnez à ma face,
les reflets vifs de vos couleurs.

En forme d'étoile, détachez vos pétales
et conduisez mon cœur au-dessus des forêts
jusqu'au logis de Marceline, immobile et muet.

REINE

O nuit farouche de son départ !
Nuit éternelle en nos mémoires...

LUDWINE

Ce passé n'est plus que poussière d'oubli.

REINE

Vos yeux n'eurent-ils jamais des lueurs de colère,
fixés sur les yeux de mon père ?

(Ludwine sourit doucement.)

Votre cœur est divin, en silence torturé :
il écoute la voix des feuilles où le vent passe,
voix qui semble pleurer : Marceline, Marceline !

LUDWINE

Pourquoi des prières ou des larmes ?...
Ton père, fantôme errant,

semble chercher son âme
pour y trouver peut-être une lueur de pardon...

(Une pause.)

Et la maison frissonnera
sous les pas de ma fille,
et la maison accueillera
l'enfant perdue portant au doigt
l'anneau que Mariel autrefois y glissa.

REINE *(de voix lente)*

Marceline... Mariel...

LUDWINE

Je regarde en mon âme se dérouler la plaine,
où passeraient en songe Marceline et l'enfant.

(Elle parle de voix émue)

Petite enfant aux cheveux d'or
comme les prairies d'été,
petite enfant dont les yeux d'ange
ont pris le bleu du ciel,
passez, petite enfant fleurie
dans la blancheur de vos tuniques !

REINE

Comme le soleil qui guette à travers la ramure
la fin des pluies et de l'orage
pour enrouler aux branches un long ruban d'argent,
l'amour de Marceline épie notre maison.

LUDWINE

Oui, oui... Quand mes mains esseulées
semèrent la grâce des fleurs que nous groupons ensemble
parmi la chambre,
— l'an premier s'achevait près du berceau de Nise —
notre porte s'ouvrit et je restai transie
dans les parfums accumulés autour de moi...
Mariel de voix qui résonne encore,
invoqua sur nos cœurs la paix aux larges ailes,
mais Martial montra le seuil de doigt sévère,
au milieu du silence dompté des vieux objets
et Mariel, courbé comme les fleurs, dut se taire.

REINE

J'étais alors près de la mer lointaine,
souffrant d'âme et de corps je ne sais quelle souffrance.

La mer !... La syllabe magique
soudain fait s'écrouler la forêt fastueuse
et roulant devant moi la rumeur de ses flots,
je vois la mer, j'entends la mer comme des sanglots !..
Et sur la vague, une barque inclinée mollement,
glisse devant le soleil
et dérobe un rayon qu'elle traîne à l'horizon.

LUDWINE

Ah ! ta souffrance vint creuser de main dure,
un sillon sur mon front...
mais loin est ce passé fait de poussière d'oubli...

REINE

Nous transformons le paysage,
selon nos rêves cruels ou sages
et parfois il se dresse mu par la vie réelle...
Si Mariel frappait à notre porte !...
Oh ! ma voix, à sa voix, répondrait en tremblant !

(A mi-voix)

Lorsque la nuit à ma fenêtre,
— où vient comme un tableau se découper le bois —
je suis le vol d'un oiseau qui s'effare,
ma pensée en émoi voltige puis s'égare
et court prés de ma sœur et prés de son enfant.

L'heure est complice de ma pensée
et fait naitre sur leurs cheveux
des souffles, des baisers lents et mystérieux...
Je voudrais recueillir leurs mots et leurs caresses
et revenir avec du bonheur sur les lèvres.

LUDWINE *(de voix enthousiaste)*

L'espoir comme une avalanche
entre et fait crouler les murs !
Je me sens entrainée par un fleuve en délire
et sous mes doigts fébriles, je crois saisir mon rêve :
ma lèvre sur ta bouche touchera Marceline !

(Elle la regarde longuement)

Oh ! l'ombre d'un seul pli n'obscurcit pas ton front ?...
Frivole ! frivole !... Wilfrid est las des abandons.

(De voix lente)

Wilfrid pleura sur nos détresses...

(Une pause.)

Reine, que tes yeux lui donnent un peu de leur lumière,
car l'amour, lys suave aux blancheurs nuptiales,
pourrait grandir, nouveau, de son cœur vers tes yeux !

REINE

Pour que la paix aux larges ailes
nous couvre, l'une et l'autre, avec la même chaleur,
laissons notre pensée, ainsi qu'une hirondelle,
fuir ce logis, ma mère, jusqu'au ciel souhaité.

LUDWINE

Les fleurs ont des sourires et semblent saluer !

REINE *(chantant)*

Des fleurs, partout des fleurs,
sur les fenêtres, sur les portes,
que nos mains aimantes apportent
la moisson claire des fleurs.

(Martial paraît.)

LUDWINE

O Martial !... Vois ces guirlandes
qui s'enlacent en mêlant la joie pure des corolles.

MARTIAL

Mon cœur veut du silence, heurté par tes paroles.

(Il veut se retirer.)

LUDWINE (*le retenant*)

Le soleil en rayons voltige
et met autour de nous
des blancheurs éphémères,
que nos doigts, sur le front de Nise,
déposent en couronne de lumière.

MARTIAL

A travers les années,
une nuit unique et de départ et de folie
s'incrusta dans ma vie...
Des pétales frissonnent sous tes mains
et la moisson fanée
s'accumule en la chambre où des yeux furent hautains.

(*Une pause.*)

C'était jadis... Vois les jadis que je provoque
et ne trouble pas du parfum des fleurs
la maison propice aux douleurs.
Ne trouble pas la nuit unique du départ
avec, le long des murs, de grands gestes hagards...
Entends comme autrefois, par le jardin qui remuait,
la fuite ensevelie bientôt par la forêt.

LUDWINE

Laisse dormir le passé, comme le ciel dans les eaux,
et n'agite pas avec les roseaux
l'azur des rivières transparentes...

(Elle montre une vision)

La voici pour mes yeux...
sa chevelure, en lit soyeux,
forme un nouveau soleil où Marceline se couche
et je sens, de ma bouche,
tomber en pluie d'amour la fraîcheur des baisers.

(Martial veut parler.)

LUDWINE

Tais-toi... Pour le réveil, un jour, tous les clochers
rassembleront ici nos âmes disséminées
et l'étendart aux carillons
fêtera nos destinées,
au-dessus des horizons !

REINE *(à Martial)*

Nous chantons la naissance de Nise
avec la récolte hâtive
dont l'arôme, peu à peu, du fond de la maison,
prend votre cœur et vers nos cœurs le fait dresser.

MARTIAL

J'ai fui même l'ennui de penser
et je marche comme un mort dont les yeux sont ouverts.

LUDWINE *(montrant Reine)*

Mais sa jeunesse n'a pas les yeux ouverts
comme un mort que l'on tient debout
et qui réclame la terre...
Il faut la joie très libre autour de sa candeur
et d'un geste clément, réunir les deux sœurs !

MARTIAL

Ses mains
— tel un butin —
rapporteraient des souvenirs
que tu ferais épanouir...
Le jour, la nuit,
tu vivrais des paroles de Reine
et plus vivace et plus cruelle serait ta peine
de ne pouvoir avec les désirs apportés,
sentir contre ta bouche la fraicheur des baisers.

REINE

O mon père ! voulez-vous comme en un sanctuaire,
voir dormir mes printemps, déjà tristes hivers,
alors que ma chanson court au ciel par les bois ?

MARTIAL

Je crains que le passé ne s'éveille à ta voix...

REINE

A mon retour,
je serai près de vous, de long silence toujours...
J'inclinerai le front
et le passé, mon père, sera sans vision.

MARTIAL

Pars donc, puisque ton âme est lasse...
et le logis, de plus en plus,
s'enfoncera parmi les arbres...
Mais sache que mon orgueil ne veut rien pardonner :
tout est resté debout devant ma volonté...
Donc, de main qui tâtonne,
ta mère s'avancera en ne touchant personne.

LUDWINE *(rayonnante)*

Je toucherai des ombres,
des fantômes quitteront la nuit et la pénombre
et sur le seuil divin des clartés que j'attends,
je serai, Martial, inondée d'aube claire !...
La nuit ne descend qu'en toi-même
et tu couvres le ciel de l'épaisseur des voiles,
quand le jour t'enveloppe ou que luisent les étoiles.

(Martial sort. La brive se suspend à son bras en fesant à sa fille un grand geste de joie.

Reine seule continue, en chantant, à orner la pièce fleurie.)

REINE *(chantant)*

Chantons, chantons le départ
à travers la forêt,
chantons, chantons le départ,
le ciel est aux aguets.
Le ciel incendie la terre
de cent couleurs de flamme ;
vogue sur la mer nouvelle,
en barque d'azur, mon âme !

(Mariel paraît. A sa vue, Reine stupéfaite laisse tomber les fleurs.)

MARIEL

Reine! Reine! Hors de mes yeux depuis trois ans!

REINE

Mariel!...
Mon songe est-il encore un songe
et les arbres bientôt entreront-ils ici ?

MARIEL

Mon sourire est vivant
et mon ombre réelle s'allonge sur ton ombre...

(Montrant les fleurs qui l'entourent)

Tes mains, à la gloire de l'enfant,
cueillirent des fleurs que ta beauté sait vaincre.
La même route aurait dû s'imprégner de nos pas;
sur la même route, hélas, ton père nous égara!
Approche... une heure sans doute est favorable et
[nous écoute
et voici le baiser que le frère et la sœur
offre avec la paix de l'Heure.

(Il l'embrasse.)

REINE

Parlez de Marceline...

MARIEL

Elle est toujours la sœur très grave de la jeunesse,
attentive au foyer créé par sa tendresse...
Marceline près de Nise qui parait nimbée d'or,
est comme la madone des vitraux...
Mais le Regret parfois tenace
frappe et frappe au bois des portes...
Alors se découpe en la plaine
la silhouette du logis
et vous paraissez aux fenêtres
avec vos figures de jadis.

REINE

Voyez, les fleurs se fanent et tombent...
Nulle fleur ne surprend vos paroles,
nulle fleur ne relève ses corolles
pour échapper à la fange des tombes.
Votre voix vint déjà jusqu'aux objets
ébranler vainement leur sommeil taciturne...

Rien ne répond... Et pourtant je suis l'Une
qui peut sur le perron de deuil,
surgir... et faire à l'autre seuil
un signal d'arrivée.

(Souriant)

Partons... casqués d'argent,
mes désirs en cortège iront vers Marceline.
Partons... la chevauchée attend
et sur la soie des banderolles,
l'Espoir est brodé d'or... Allons!

MARIEL

O Reine, ta voix de fée conquerra le pardon!

SCÈNE II

MARCELINE — REINE — MARIEL

Au logis de Marie'.
Reine chante et sur ses genoux endort la petite Nise.

REINE *(chantant)*

Dormez, dormez petite enfant,
la Belle au bois qui dort toujours,
après cent ans s'éveillera.

Dormez, dormez, voici le prince
penché à la fenêtre ouverte,
c'est le prince de la Belle au bois.

— Que voyez-vous à la fenêtre ?
Partez, les ans sont révolus...
— Je veux voir l'enfant endormi,
tant que votre enfant dormira.

Dormez, dormez, petite enfant,
la Belle au bois qui dort toujours,
après cent ans s'éveillera.

(Elle se lève et emporte l'enfant.
Marceline paraît et regarde sa sœur qui s'éloigne.)

MARCELINE

Les cheveux clairs de Nise en les cheveux de Reine
voltigent comme jeu de lumière...
O ma sœur ! ta chanson pleine de mots surannés
éparpille sur mon cœur la jeunesse du passé.
Et je bâtis la ville de songe où des maisons fragiles
ont des yeux fascinants aux fenêtres étroites,
des yeux de mère à l'infini répercutés.

(Reine paraît en chantant.)

REINE

Dormez, dormez petite enfant
la Belle au bois qui dort toujours,
après cent ans s'éveillera...

(Découvrant sa sœur)

Marceline!... statue qui médite!...

(Une pause.)

Ma bouche est fière des moiteurs d'un baiser
aspiré sur la lèvre endormie de ta fille.

MARCELINE

Ton chant secoue un peu le bonheur assoupi ;
il tisse des robes d'innocence
dont les heures ingénues, ma sœur, daignent nous vêtir.
Malgré le voile ancien de ma mélancolie,
sens-tu bien ma sérénité?...
Ma face perdue parmi les arbres
semblerait un masque de marbre.

(Une pause.)

Pour l'époux attendu,
il me faudrait des mots subtils et superflus,
afin que le logis dominé par la lampe
fût, le soir, comme un livre ouvert aux folles estampes,
mais je n'ai que des yeux qui parlent silencieux,
des yeux ! des yeux ! des yeux !

(L'horloge sonne l'heure.)

REINE

Voici depuis dix jours à l'horloge bénévole,
lourde songeuse en l'encoignure,
un nouveau coup frappé au timbre de ma joie !

(Regardant autour d'elle)

Les objets sont amis familiers sous mes doigts
car ta maison paraît la maison de mon père,
avec la porte et le jardin ;
la même tenture tressaille en moulant les mêmes formes :
tu as ressuscité la vie de nos parents.

(Montrant un coin d'ombre)

Je contemple ma mère en l'ombre qu'elle préfère.

MARCELINE

C'est le passé vainqueur dressé dans le présent...
Reine, assieds-toi... Reste inclinée
et les cheveux noués tels que ceux de ma mère.

(Elle arrange la chevelure de Reine.)

Lève la main,
comme un geste de pauvre en peine de son chemin,

(Une pause.)

puis vers moi, que tes yeux lentement évolues...
ma sœur, ma sœur, tu es la mère que j'ai perdue !

(Mariel paraît.
Marceline s'appuie sur son épaule.)

MARCELINE *(montrant Reine)*

Elle est de rire austère
et d'attitude grave et douce.

MARIEL

Que ton âme se lamente et se mire à la source!

MARCELINE

Pourquoi me lamenter au jardin somptueux
coupé de frais étangs,
où l'eau nous entraîne en rêvant?...
Mais le soir dans l'allée,
accapareuse de lune et d'ombres,
nos pas, Mariel, font gémir les pierres...
ma mère alors m'appelle
sur la route infinie qui semble entrer au ciel...
puis la nuit d'arbre en arbre
accroche la solitude, hélas!

REINE *(à Mariel)*

Souvenez-vous, souvenez-vous de la forêt,
des buissons arrondis où, lumière vagabonde,
filtraient, entre les feuilles comme des chevelures blondes,
les rayons que nos doigts tenaient dans la clairière.

(Elle chantonne)

J'emporte les parfums des fleurs,
là-bas, là-bas...

Je suis l'enfant encore des autrefois.

MARIEL

Et tu tends un miroir où ma mémoire promène
des pensées mal vaincues, des mots mal détruits, Reine.

REINE *(chantant)*

Je tresserai des couronnes d'or
pour Marceline et Mariel...

(A Mariel)

Souvenez-vous de la forêt,
quand ma voix en échos volait jusqu'à l'orée,
— cavalcade folâtre, ivre des équipées ! —

MARCELINE

Ton âme est éclose en été
pendant la splendeur des vergers...
Nise aussi, notre enfant, est née dans du soleil...

(Elle prend le bras de Mariel.)

Entends-tu, notre enfant !
l'unique amour que nous aimons en notre amour.

(Mariel se dérobe à l'étreinte de Marceline.)

MARCELINE

La chair d'une mère n'appartient pas au Temps
elle n'est pas forme, elle plane au-dessus de la chair.
fantôme étrange et bienveillant,
dont les ailes déployées ont le duvet des anges
reposant leur blancheur sur des fronts puérils.

MARIEL

Et l'époux reste égaré dans la brume
avec la bouche d'un inconnu !

MARCELINE *(de voix tendre)*

Ta bouche n'est pas inopportune
et mes yeux sont tes yeux imprégnés de ta vie.

(De sourire calme)

Je pourrais être, un jour, l'épouse au cœur farouche,
l'épouse de l'héroïque envie...
Ah! si mon bras trop faible
ne pouvait plus jusqu'à ta lèvre,
versé le vin sacré du bonheur en émoi,
je voudrais que la mort fût parole pitoyable
et que dans la clairière bénie de notre bois,
mon corps devint en la bonne terre,
une amante allongée sous tes traces d'autrefois.

REINE

De chants, Marceline, pare ton âme...
pourquoi l'ensanglanter toujours dans les broussailles?

(Elle chante à mi-voix)

Dormez, dormez, petite enfant,
la Belle au bois qui dort toujours,
après cent ans s'éveillera.

MARCELINE

(chantant de même et montrant la chambre où repose Nise)

Dans les cheveux de la Belle
qui dort sous des traits d'enfant,
je vais prendre un rayon blanc
tombé jaloux du grand ciel.

Car les cheveux brillent si fort,
que le rayon paraît terne
et les cheveux de la Belle
sont le très vrai soleil d'or !

(Elle sort.)

REINE *(après un silence)*

« Je pourrais être, un jour, l'épouse au cœur farouche... »

(Nouveau silence.)

REINE *(chantant)*

Dormez, dormez, voici le prince
penché à la fenêtre ouverte,
c'est le prince de la Belle au bois.

Souvenez-vous, souvenez-vous...
Vous étiez, Mariel, le prince de la forêt !

MARIEL

(la fesant asseoir à ses côtés et semblant, lui aussi, ressusciter les jadis)

Faut-il redire en phrases lentes
des vieux contes et des légendes ?

(Après un effort et de voix changeante)

Prends ma main...
Et sur le navire des vieilles traversées,
Reine, embarquons nos destinées.
La hune est propice au voyage clair
et nos yeux, sur la mer, contournant les îlots,
chercheront les pays dérobés par les flots...
Voici les estuaires et le fleuve plus sage,
voici... mais devines-tu nos pas sur le rivage
que le vent de la mer recouvre le matin?
Viens... La forêt docile sous le ciel en torpeur
envoie la fraîcheur de ses ombres
et voici la clairière où repose le Passé,
avec l'aveu muet de tes chants non fanés.

REINE

Lèvres d'enfant qui balbutient,
selon les ans, ont d'autres rites...

MARIEL

Ta main...
le temple est près maintenant du chemin.
— Le temple que formait la verdure sinueuse. —
Entrons...

(De voix basse)

Sur mon front fleurissent les baisers,
comme refleurissent au tien mes baisers obstinés.

(Reine le regarde avec des yeux d'étonnement.)

REINE *(balbutiant)*

Je veux partir...

MARIEL

Ne trouble pas le vertige de l'heure...
le baiser de jadis, ma sœur!

REINE

Je veux partir...
Oh! tu n'es plus mon frère...

MARIEL *(suppliant)*

Prenez mon triste cœur que je ne connais plus,
mon triste cœur qui clame en les soirs éperdu :
parmi les rires de Reine, seul s'érigeait mon songe!

REINE *(les mains étendues)*

Que ton cœur à jamais tue ce divin mensonge.

MARIEL

Reine, vois-tu la forêt que mon esprit évoque?

REINE

Mariel! Mariel!

MARIEL

Réponds à mon appel que soupire comme un cor,
une voix en notre ancien décor :
Reine, vois-tu la forêt que mon esprit évoque?

REINE

Oui, oui... mais pitié, ô pitié !

(Mariel l'embrasse fébrilement puis s'enfuit. Reine, les yeux égarés, pleure et sanglote. Marceline paraît.)

MARCELINE

Le soleil dans la mer s'est il donc effondré
et la nuit au logis va-t-elle nous engloutir
pour que tes yeux s'emplissent de pleurs insoupçonnés ?

(Un silence.)

Si la pensée s'immobilise
auprès d'une fenêtre
qui gémit peut-être ;
Si derrière les vitres,
des lèvres murmurent
ton nom, ma sœur, étalé sur les murs,
retourne en la maison
gardée contre la mort par des frondaisons lourdes.

REINE

Oui, oui, je vais partir,
puisque j'ai recueilli le butin des baisers.

(Elle se refugie dans les bras de Marceline.)

MARCELINE

Tu partiras... tu trembles dans mes bras,
doux oiseau qui réclame des ailes pour fuir mon ciel
et toucher les sentiers primitifs
où gazouille, esseulé, l'amour d'un autre oiseau.

REINE *(de voix affligée)*

O Marceline ! ma joie se brise, léger pipeau !

N'entends-tu pas le rire qui se cache en ma voix ?...
Reste l'enfant et la reine du logis
pendant trois jours encore que les aiguilles heureuses
marqueront au cadran des vieilles heures voyageuses.

(L'attirant à elle)

Je veux emplir mon âme de ma mère et de toi
et je veux que ma face au miroir de tes yeux
s'incruste longuement comme un portrait vivant,
pour que ma mère enfin soulevant tes paupières,
puise en tes yeux l'espoir de mon retour prochain,
si mon père veut sourire et me tendre sa main.

(Elles s'embrassent. — Reine pleure.)

SCÈNE III

MARCELINE — REINE — MARIEL

Un jardin éclairé par le soleil d'automne.
On entend le son matinal des cloches.

MARCELINE *(seule)*

Bruit alangui des cloches,
son des réminiscences
qui s'approche et recule comme les flots en cadence.

Les clochers furent d'orgueil
pour la fête des âmes,
qu'ils attirèrent jadis,
lorsqu'au banc de la Vie, on nous offrit l'hostie.

Et les cloches furent de deuil
pour la mort de mes fréres,
qu'elles attirérent jadis avec leurs mains d'enfant
et leurs yeux clos avec le ciel entier dedans.

(Une pause. — Les mains sur son front)

Le matin vaporeux n'a-t-il plus de fraîcheur?

(Fixant un coin d'ombre)

Oh! mon songe blotti cherche la proie de mes yeux
et voilà que s'élance l'effroi de mon sommeil!...
La nuit! les cris! le feu!
Mariel suspendu au vertige des étages,
les clameurs des villages
où les flammes allumaient de brusques incendies
que rengrégeaient, selon leur jeu, les lueurs folles;
ma sœur et Nise enfuies,
et l'invisible main sur ma bouche sans parole!

(Un silence.)

Bientôt périront les oiseaux,
les jardins et le doux soleil
et les fleurs qui riaient au ciel
penchées sur le silence des tombes
parleront sous la neige à mes fréres immobiles.

*(Elle se dirige vers une autre partie du jardin.
Long silence.)*

Marceline ! Marceline !

(Reine paraît.)

REINE

Marceline se mouvait, tantôt, parmi les feuilles...
Ma sœur, sois ma gardienne,
car j'ai peur de mon âme comme de l'obscurité...
Je changerais ma destinée
et pour m'appesantir sous des cheveux très vieux,
je voudrais tuer des années
afin que Mariel en apercevant Reine,
découvrît comme une étrangère !

(Soudain Mariel surgit. Reine veut partir mais il lui saisit la main.)

MARIEL *(de voix tremblante)*

Toi ! toi ! A travers la pâleur nacrée
de la lumière à peine éclose,
ta beauté s'entoure de clartés...
Mets sur mon front, tes lèvres,
sur mes yeux et mes lèvres !

REINE

Ma face pour vous se transfigure :
mes regards se ternissent,
mes boucles déroulées ont des reflets d'argent...
Voyez... je veux vieillir et je suis Reine à peine.

MARIEL

Tu mens... Et ton mensonge a fait sourire les branches
qui fléchissent vers ta bouche où s'écrase le raisin.
Et ton mensonge pailleté d'or
est vivace en tes yeux fiers d'être jeunes encore !

(*De voix fiévreuse*)

Viens ! les rameaux là-bas
semblent des bras qui se rejoignent
pour diffuser de l'ombre et couvrir nos visages.
Tu seras en la nuit factice,
comme le soleil qui rose la douceur molle du soir...
et nous sourons la Vie et nous saurons l'espoir !

REINE

La vie?
Est-elle enorgueillie des chauds et vains appels?...

Comme un léger et blond nuage
frôlant la mousse des chênes,
voyez une vision dont les lèvres plaintives
prononcent et prononcent le même nom :
Marceline! Marceline!

MARIEL

Je n'apporte pas, Reine, ce que le vent colporte :
futilité des feuilles traînées de plaine en plaine...
Mes mots, c'est le sang de ma peine,
la douleur de mes nuits aussi rongées de rêves!

REINE *(de voix éplorée)*

Taisez-vous! taisez-vous!

MARIEL

Tu es la chanson de ma chair!

REINE

Je vais partir...

MARIEL

Mais le logis sans ta présence est d'hiver brusque,
il perd sa transparence
et sous les portes, rien ne brille!

REINE *(appelant)*

Marceline! Marceline!

MARIEL

Le silence est complice de ma pensée intense...
Si ta bouche s'ouvrait sur ma bouche
pour boire l'enivrement farouche de tout mon être,
je sais que nos haleines s'uniraient en la mort, peut-être...
Mais est-il un destin au gré de l'inconnu,
et l'heure ne vient-elle pas
accrocher à nos âmes une flamme à notre insu?...
Je sais que Marceline
entourée de lys et de roses,
devrait seule effleurer de ses doigts diaphanes
la chasteté des choses...
Je sais que les archanges
saluent l'azur du ciel moins profonds que ses yeux;
l'aurore succédant à l'aurore
amène à l'horizon des couleurs virginales
dont son âme vêtirait les tissus chatoyants...
O Reine! je suis un mendiant
pauvre d'amour, pauvre de foi;
je suis un matelot sans voile
et je conduis un cœur insurgé dans mon cœur
vers ta vie et ta chair, ta chanson... et mes pleurs!

REINE *(de voix suppliante)*

Allez vers Marceline, son enfant, sa maison,
allez semer des fleurs sur le bas de sa robe...
Allez... et que l'oubli, Mariel, me dérobe

(De voix plus forte)

de ton chemin qui se sépare du mien.

(Le doigt tendu vers le logis)

Il est là le bonheur où le chaume a tremblé
sous le vent orageux de ton désir impie.

MARIEL

Le désir, c'est la vie !
Je veux ta vie, je veux ensevelir mes fièvres
dans les ondes de tes cheveux !

REINE

Il est là le bonheur où le chaume a tremblé...

(Une pause.)

Donne-moi ta main de frère avant de nous quitter.

(Ils se regardent en silence.)

MARIEL

Or donc voici :
Tu passas dans le bois
avec des rubans verts, bleus ou lilas
et ces rubans de chevelure ou de ceinture
semblaient ta joie mutine,
tentatrice de l'instinct qui se détourne en vain...
Malgré la lenteur des années
tes yeux ont troué mes ténèbres
et posé des rayons autour des souvenirs...
Il m'appartient ton rire !
Souviens-toi de la vieille forêt...
Reine, ô Reine ! tu m'aimais !

REINE

Je vous aimais comme une enfant...

MARIEL *(sarcastique)*

Les fossés et les haies forment l'implacable route
et c'est au-dessus des buissons,
nos deux cœurs en déroute...
Je vois les adieux frivoles de ta main,
je vois tes lèvres de dédain !

REINE

Oh ! je n'aurai jamais des lèvres de dédain.

MARIEL

Tes yeux riches des trésors d'Ophir
dont je bâtissais mon palais superbe,
ne veulent plus m'accueillir...
Le long des salles, morne cortège,
des mortes glissent et dans la nuit vont une à une,

(Riant douloureusement)

avec l'éclat pâle de tes yeux : un peu de lune !

(Montrant Reine)

Comme la rivière que la saison transforme,
ou comme la rivière bleue éternisant le ciel,
elle est de yeux trompeurs et multiformes !

REINE *(de voix affolée)*

Où fuir?... De fils ténus je suis la prisonnière
et ce jardin est un désert soudain,
hostile à mes clameurs, hostile à mes prières!
Ton espoir? est-ce l'amour ingénu d'un enfant
qui te montrait jadis des fleurs en souriant?...
Ce matin est tragique... il faut qu'il meure
et que jamais en ta mémoire ne ressuscite.

(De voix précipitée)

Autrefois, je haussais mon front vers tes baisers
et des lumières baignaient mes rêves.
Mais ton départ vint me chasser de la forêt...
Ton ombre s'allongea jusqu'à mes pieds tremblants
et ma bouche embrassa ton ombre en sanglotant!

MARIEL

Tu m'aimais! tu m'aimais!

REINE

Peut-être... Sais-je encore
quel fruit d'or se tend vers ma soif
et quel miroir au cadre d'or
veut mirer ma vie ou ma mort?
Mon cœur est comme un sanctuaire
où vieillira mon secret révélé
dans un nid de roses blanches entouré de baisers!

MARIEL

O Reine! tu m'aimais et tu m'aimes...
Voici des ciels lointains
la farandole de mes espoirs...
nous nous aimions sans le savoir!

REINE (*grave et le doigt levé*)

Silence à ton cœur,
silence à ta voix,
silence à la plaine et au bois!
Et puisque tu voulus jadis un autre rêve,
Mariel, sois fidèle à la foi du logis
et par ton chemin qui n'est pas le mien,
tait le mystère divin
afin qu'un jour, il s'illumine sur nos tombeaux!

MARIEL (*couvrant ses mains de baisers*)

Ne juge pas la vie dont la course triomphale
emporte, deux à deux, les cœurs sous son manteau.
Reviens en la clairière...
Nous la fermerons, Reine, à ce qui n'est pas nous.
Le vent, ce soir, sera plus doux...
Nous aurons séparé d'épée altière
l'aurore future de nos heures de combat...
Nos mains s'enlaceront de lierre
et les fleurs comme une pluie parfumée et sans fin
se répandront sur l'éternel festin
de ma bouche, de ta bouche ivres de longs baisers...

(Il la saisit dans ses bras. Elle se débat et s'efforce en vain de se dégager. — Marceline paraît derrière eux et reste comme foudroyée.)

MARIEL *(entraînant Reine)*

Je t'aime et malgré toi, tn sauras bien m'aimer !

MARCELINE

(de voix lente qui semble lointaine)

Je t'aime et malgré toi, tu sauras bien m'aimer...

(Elle tombe raide dans le sentier.)

ACTE III

SCENE I

LUDWINE — WILFRID — REINE — NISE
MARTIAL

Au logis de Martial.
Ludwine et Wilfrid semblent attentifs aux bruits du dehors.

LUDWINE

Je n'entends rien...

WILFRID

Sous ses pas anxieux les feuilles ont chuchoté,
ses yeux à la fenêtre ont rencontré mes yeux
et j'ai vu prestement la pâleur de sa main.

LUDWINE

Le vent pleure dans la plaine,
le soleil lutte en vain...
Votre âme a fait surgir la vision de Reine.

WILFRID *(conduisant Ludwine à la fenêtre)*

Voyez... Elle est dans une allée,
tête courbée ;
voyez... car depuis son retour,
elle est ainsi,
cherchant ce que nous n'apercevons pas.

LUDWINE

Oui, oui... elle marche avec au bras
l'enfant de Marceline,
comme si l'enfant qu'elle ramena tenait son âme !

(Profondément triste)

Reine a perdu son âme et s'entoure de silence...
On dirait une statue pétrie d'indifférence...
Son retour sans douceur
ne m'apporta aucune image
et ses mots furent inquiets sans raison.

WILFRID

C'est comme une autre enfant rentrée en la maison.

LUDWINE

Une autre enfant avec ses yeux, avec sa bouche,
avec ses yeux vides d'azur,
avec ses lèvres sans chansons !

(Pensive)

Ses chansons...
Volière aux mille oiseaux
qui s'échappaient lorsque le soir,
les arbres enfonçaient leurs ombres dans les eaux
pour prendre comme des lances,
les étoiles, moisson d'or, à la pointe des branches...
Hélas, hélas, j'ai beau toujours fermer les doigts,
croyant saisir le vol d'un papillon ensoleillé,
je les rouvre, Wilfrid, sans avoir rien touché!...
Ah ! pour maudire,
il me faudrait cent bouches
et pour sourire,
une heure à peine de ma vie louche...
O vous, destin, pouvoir, hasard, heures passagères,
qui avez emporté tout ce qui pouvait être encore

en mêlant à mes larmes, la jeunesse de mes morts,
je vous maudis cent fois et ne tourne plus le front
vers la pourpre et le jour au fond de l'horizon !

WILFRID

Soyez Ludwine ! Soyez Ludwine !
Les heures jamais ne sont maudites
et de nos volontés nous tissons le passé...
Autrefois, Marceline s'enfuit autoritaire...
Et j'appuyai ma tête sur mon bras et mon bras sur la porte
et puis je vis sa robe,
qu'un chêne plus noir, plus large et plus impitoyable
que les autres chênes familiers,
cacha soudain à mes regards troubles d'avoir fixé.
Sa volonté fut sainte
et par les villes et par la mer,
je dispersai de ma douleur...
Je revins vers vos bras ouverts ;
l'amour vainqueur des mauvais jours et des misères,
guettait l'heure souveraine
et j'aimai Reine !

LUDWINE *(avec un sourire faible)*

La nuit se fait moins grise et plus calme et plus claire...
Je tâtonne moins,
guidée par un rayon que tu tiens en ta main...
Wilfrid, est-ce la lumière qui chante au coin des routes
et si je marche, viendra-t-elle donc m'éclairer toute ?

WILFRID

L'espoir luira bientôt comme un soleil de Mai...

LUDWINE

L'espoir !
A-t-il des ailes, a-t-il une faulx, a-t-il mille ans ?
A-t-il des cheveux blancs ou blonds ? L'espoir est-ce
[un enfant ?...
Va-t-il détruire mon antique prison
pour qu'une mer de soleil
se couvre de hauts mâts et de blancs pavillons ?...
Les galères par milliers affluent au port immense...
J'embarque mes désirs et je pars... Espérance !

(Courant à la fenêtre)

Voici Reine...
L'espoir est un enfant...

(A Wilfrid)

O mon fils !

l'amour guettait l'heure souveraine,
parle enfin... voici Reine.

(Reine paraît portant Nise. Ludwine prend l'enfant en ses bras, la couvre de caresses et se dispose à sortir.)

REINE *(à Ludwine)*

Restez, ma mère...
depuis des jours j'espère...

LUDWINE *(transportée)*

Ah ! je voudrais cent bouches
pour secouer le ciel où rien ne bouge,
l'ouvrir d'un bras géant
et mettre à nos fronts recueillis,
de la béatitude éparse au seuil du paradis !

REINE *(de voix sombre)*

Depuis des jours, j'espère ;
depuis des jours, par le jardin et la forêt,
j'erre et j'espère trouver votre ombre,
afin qu'elle se penche sur mon ombre...

LUDWINE *(lentement)*

L'heure que nous voulons belle, va-t-elle sombrer encore?

REINE

(semblant à haute voix s'adresser plus à elle-même qu'aux personnes qui l'entourent)

L'infini du sommeil n'est-ce pas l'infini d'une pensée
qui s'agriffe et qui ronge comme dans la vie, la destinée?
N'est-on pas torturé immobile et sans souffle?

(Serrant le bras de Ludwine)

Si les yeux morts étaient des yeux qui souffrent!

WILFRID

O Reine!
lorqu'on devrait sourire au centre des sentiers
et que les routes
sont de fleurs, d'herbe et de couleurs,
pourquoi vos doutes?...
Nous voguons vers l'Espoir conduits par une étoile,
la même étoile qui regarda les mages
et celle qui salua les fascinés de foi,
à travers la terreur des âges...

REINE *(à Ludwine)*

Pourquoi n'étiez-vous pas derrière un arbre,
près du logis de Marceline ?
Pourquoi donc faut-il que je parle
et que vous soyez comme un marbre
pauvre de mouvements, sans yeux devinatoires ?
Mère, écoutez... voici d'un coup la vérité.

(Haletante)

L'histoire avec du sang !
Pas le sang répandu au coin du bois pleureur
avec pluie, vent et crime ;
non... du sang pur, du sang jeune,
éclatant au soleil, décorant le gazon
et changeant les cailloux des routes
en pierres de diadème,
en pierres qui brilleraient sur un manteau de pourpre !

LUDWINE

Marceline !... Marceline !

REINE

Etendue roide et pâle,
avec une tache de sang au front

et mes cris — de grands cris — ameutèrent la maison...
Dans le jardin où mes pas piétinèrent
les pas de Mariel,
ma sœur tomba
et de ce jour, jamais elle ne parla...

(Avec des larmes)

Va, mère ..
Ses mains froides comme l'eau d'hiver
vont, viennent de bas en haut ;
la chaleur que tes mains récèlent
peut-être sauvera ce cœur qui bat à peine...

(Elle s'enfuit en emportant l'enfant.
Wilfrid la suit, inquiet.)

LUDWINE *(les yeux hagards, criant de voix forte)*

Marceline ! Marceline !

(Un silence. — Martial paraît.)

MARTIAL

De longs cris, comme des coups, viennent frapper à ma porte...
Ta folie chasse un nom
répercuté en longs échos honnis.

LUDWINE (*arrogante presque*)

L'écho n'est pas menteur en ma demeure...
Oh ! tu n'as pas senti
la lutte et ma chair soulevée ?
Ce nom, je l'ai hurlé,
comme une louve en la plaine,
lorsque Noël couvre de glace l'herbage et l'eau !

MARTIAL

Tu veux d'un vil baiser d'esclave,
ressaisir le passé
et vers l'avenir que tu braves,
porter encore, porter toujours,
le poids victorieux des souvenirs trop lourds ?

LUDWINE

Mon cœur est fidèle à l'enfant partie...
Martial, le passé n'est rien,
il n'est que poussière et chimère
et j'ai depuis longtemps avancé les deux mains,
pour pardonner une nuit brutale et vieille...

Ne frissonne plus à ce qui fut
et que ton âme renouvelée
oublie la solitude et les années...
Après l'étape est le repos du soir,
et nous devons avant la mort,
sourire ensemble et nous asseoir.

(Une pause. — De voix affermie

Martial, mon cœur s'est cabré
comme un coursier.
Il est très fort en ma poitrine,
vaillant de ses plus jeunes printemps...
Il court — halluciné, broyeur d'espace —
vers Marceline allongée sur des coussins pâles,
avec une tache de sang au front...
Oui, du sang... souviens-toi...
Ce que jadis voulaient tes doigts,
c'est le sang bu par la pelouse...
Jadis ta colère fut plus douce
que la pierre et l'herbe brutales.
Oui, la terre est sinistre où Marceline tomba...
Martial, l'heure allume
des haines parmi ce qui ne peut bouger :
eau, cailloux au bord des fossés...

L'eau !
Elle monterait bientôt
vers notre enfant pour la noyer !

MARTIAL

Folie ! folie !

LUDWINE

Je veux l'enfant dans ma maison !

MARTIAL

Non, non... Rien n'est que par moi-même,
Je suis la Vie d'où sort l'événement...

(*Une pause.*
Ludwine parait extrêmement agitée.)

MARTIAL

Mariel en ses bras prit la chair de ta fille,
malgré les rires des yeux et la honte aux aguets...
Les arbres huaient sa naissance
et le vent criait sans mystère :
enfant sans père !... enfant sans père !

LUDWINE

La foule est lâche et raille
celui qui naquit sur un banc,
tôt sevré de tendresse...
Le cœur d'une mère est cœur de vierge,
il aime infiniment tous les enfants...
Ouvre la porte puisque l'homme
ne vaut que par son âme.

MARTIAL

Jamais !... La porte est sourde et fermée par mon poing
et si des pas heurtaient le perron du logis,
nul ne pénétrerait ici !

LUDWINE

Il n'est qu'une vision :
Marceline sur des coussins pâles
avec une tache de sang au front...
Adieu ! je veux partir
pour moins — ou plus encore — souffrir.

MARTIAL

Les yeux de Mariel te fascinent donc aussi ?

LUDWINE

Je pars !
Vanité des mots attachée à l'heure,
retardant au cadran l'instant du bon départ !

MARTIAL

Et tu brises les mille vies de notre accoutumance ?...
Que la tempête et la démence
arrachent les murs
et que nos corps se traînent de fleuve en fleuve
à travers la torpeur de la nature obscure !

(Une pause. — Implorant)

Reste... Ta fuite étonnerait
les branches, les feuilles et la forêt...
Mon cœur est couché snr le seuil ;
Ludwine, tu ne pourrais marcher sans le blesser.
Reste... Il n'est plus d'autres chemins...
Nous avons mis nos bouches sur des bouches d'agonie
et le malheur, lui-même, a réuni nos mains.

(Ludwine reste silencieuse. Soudain la porte s'ouvre, poussée par des mains hésitantes. La petite Nise paraît.)

LUDWINE (*courant à l'enfant*)

Demande à Martial le pardon pour ta mère...

(*Elle saisit l'enfant et le présente à Martial. — Nise se suspend à son cou, riant de sa petite voix claire. — Martial tente de se dégager, puis d'un mouvement spontané, il ouvre les bras et embrasse fébrilement Ludwine et l'enfant.*)

LUDWINE (*pénétrée de joie immense*)

Oh ! je tombe à genoux écrasée de lumière,
car le bonheur enfin renaîtra parmi nous !

SCENE II

LUDWINE — MARCELINE — REINE
MARIEL — WILFRID

Marceline repose assise à une terrasse qui domine un jardin et qui communique avec le logis de Martial.

Dans le jardin, relié à la terrasse par un large escalier, marchent lentement Ludwine et Mariel.

LUDWINE

J'ai conquis ..
Le cœur veut ce qu'il veut
et les prières, triste récolte,
ne sont plus en un cœur de mère
quand il s'insurge et se révolte...

J'aurais fui dans la nuit malgré l'époux qui suppliait,
si Marceline, trésor et joyau de mon sein,
n'avait franchi la plaine et la forêt,
appelée par mon cœur posté sur le chemin.

(Elle contemple Marceline.)

Elle dort... et son visage est pâle...
Son visage est petit comme celui d'un enfant...
Je crois que Marceline a perdu tout son sang.

(Une pause.)

Ne peut-elle pas dormir et ne plus s'éveiller ?

MARIEL

Elle repose au jardin de sa première beauté
et vos yeux mieux que le soleil,
lui rendront la bonne joie.

LUDWINE

Il fallait frapper plus tôt à la porte...

MARIEL

J'ai pleuré...
J'ai pleuré comme on pleure
en la légende au haut des tours,
criant l'appel et le secours.

L'heure fut lente à capituler,
mais il fallait dans le jardin,
apparaître avec Marceline
et de la vieille maison,
Martial, sous ma main, aurait ouvert ses mains.

(Une pause.)

J'ai pu ouvrir ses mains,
l'heure a capitulé,
mais je n'ai pu, malgré l'effort,
tendre ses bras pour le pardon et le baiser...
Il se dérobe à notre voix,
comme la terreur et le malheur
nous éloignent des objets en croix...

(Elle gravit l'escalier qui conduit à la terrasse.)

Si les flots de la mer
amoncelaient sur le rivage
des villes d'or, des otages,
pour qu'un Roi tînt sa main et voulût son sommeil,
je dirais : retournez, Roi, vers votre soleil,
ma vie est circonscrite au souffle de ma fille...

(Elle s'assied auprès de Marceline.
Mariel disparaît au détour d'une allée.)

LUDWINE

(embrassant Marceline qui s'éveille)

Je t'éveille Marceline, au bruit d'un seul baiser?

MARCELINE

Mère, tu naissais radieuse en mon rêve
et je levais ma bouche vers ta face irréelle,
quand mes yeux virent tes yeux fixés sur ma pâleur...

LUDWINE

Pour ranimer le sang appauvri de tes veines,
je voudrais que mon cœur se tordît sur ton cœur
et te donnât son sang et sa chaleur!

(De voix confidentielle)

Wilfrid a penché comme un lys,
son cœur vers l'autre amour...
Oui... des parfums nouveaux ont empli le logis
et ton retour
unira les cheveux de Wilfrid et de Reine.
— Elle est loin l'heure de glace qui ravageait la plaine! —
La vie triomphera sur ta lèvre mi-close
et l'avenir aura des guirlandes de roses!

(Marceline tressaille.)

LUDWINE *(anxieuse)*

Tu frissonnes ?
Faudra-t-il penser à l'Automne
toujours et se tourner avec regret
vers le vent dur de la forêt ?

MARCELINE

Parle encore...
Nos voix jadis mouraient
d'un bout à l'autre des hauts arbres.
Parle encore... Le jour et la nuit
ne pourraient plus suffire à détruire la distance
qui séparait nos mains. O mère ! je tiens tes mains !

LUDWINE *(l'étreignant dans ses bras)*

Et vers mon cœur comme une lumière,
qui rayonne au-dessus du bois et de la mer,
tu reviens, triste enfant, par le chemin en pleurs.

MARCELINE

Pourquoi vouloir qu'ici règnent uniques les rires
quand je possédais au logis,

— créé selon le tien ainsi qu'une identique image —
de la joie, des fleurs, des ramages?...
Laisse dormir mon passé
et d'un doigt implacable
ne trouble pas l'Irréparable...
Silence... un brusque et long rideau
sépare de nos ans révolus
le doux présent à vivre ou depuis peu vécu
avec ton cœur, ta bouche et ton amour!

(Mariel paraît un moment au fond du jardin. — Marceline se lève avec un geste d'appel... mais elle retombe épuisée et sans mouvements.)

LUDWINE *(criant de voix angoissée)*

Mariel! Mariel!

(Mariel accourt... Reine paraît à la porte du logis. Tous s'empressent autour de Marceline, qui ouvre lentement les yeux.)

MARCELINE *(cherchant à sourire)*

Vous restez devant moi,
avec des yeux très grands tous trois...

LUDWINE

Enfermons-nous en la maison
pour échapper enfin au joug de ce jardin...
Je vais ranger pour l'attitude familière,
la table et les chaises en rond,
puis nous broderons l'avenir de nos désirs
et Wilfrid comme un chevalier,
contera l'aventure de terres irrévélées.

(Elle rentre au logis. — Long silence. Marceline prend les mains de Mariel et de Reine et parle de voix tremblante un peu.)

MARCELINE

Nos mains se joignent
et dans le paysage,
perdus comme des enfants heureux et sages,
nous semblons le Bonheur au passant arrêté
pauvre, peut-être, de baisers...
Il regarde à la grille
nos trois vies qui paraissent ne vouloir faire qu'une vie,
son sourire illumine notre groupe et j'entends
le salut paternel de son départ tremblant...

O voyageur!
les paroles et les yeux ne rapprochent pas les cœurs:
la même prière
n'apporte pas les mêmes chimères
et celui-là qui semble éparpiller son âme,
caresse des fleurs avec aux doigts le sang d'un drame...

(Reine pleure.)

Ne pleure pas... ne pleure pas...
L'événement n'est plus la volonté
et la vie est rebelle à qui la modifie...

MARIEL

O Marceline!
on resterait debout et très grave devant toi,
ton âme n'est pas notre âme,
elle plane haute et sereine au-dessus de nos joies.

MARCELINE *(souriant)*

Reine, parle de Nise,
puisque mon âme maintenant s'angélise...

(Une pause. — A Reine et à Mariel.

Regardez au fond de mes yeux,
car ma paupière baissée,
je retourne en mon âme voir l'autre destinée...

(Elle ferme les yeux.)

REINE

Nise est l'aurore,
l'espoir jeune d'une journée qui ne sanglote pas encore,
c'est la rosée d'un clair matin,
la fraîcheur première du chemin...
Elle a des fragments de nos âmes
et plus tard, Marceline,
nous retrouverons en ses yeux la flamme
que le printemps divin
mit jadis en nos yeux avec les rires éteints.

(Ludwine accompagnée de Wilfrid, sort du logis. Reine et Mariel les rejoignent. Ils causent à voix basse.)

LUDWINE

(Après un temps, elle se détache du groupe et parle de voix brisée, tournee vers Marceline.)

Oh ! quelles ailes porteront à la nature clémente
la prière, qu'à genoux, je confie à la terre ?
Les saisons colorées sagement s'interposent,
la neige ensevelit l'ardeur fugace des choses,
puis le soleil s'impose au ciel qui s'émerveille...

Pourquoi les cœurs rassasiés
ne tombent-ils pas esseulés
sur le seuil du mystère ?
La jeunesse tôt fanée au front de nos enfants
s'enchevêtre hélas, au débris des ans !

(Elle s'avance vers Marceline.)

Plus pâle... elle est plus pâle...
Bientôt elle n'aura plus de sang...

(Une pause.)

Au moins mes bras lourds de détresse,
t'enfermeront d'un cercle de caresses
et si tout ce qui vit s'en va vers ce qui souffre,
nos deux corps enlacés descendront dans le gouffre...

(Elle l'entoure de ses bras... Soudain elle pousse un grand cri. — Tous se rapprochent, vivement agités.)

SCÈNE III

LUDWINE — REINE — MARIEL — MARTIAL

Une habitation au milieu d'une forêt.
Par les fenêtres, on aperçoit un étang rigide et glauque
à travers l'entrelacs des branches.

(Reine est assise, profondément songeuse.
Parfois sa main s'agite et semble souligner
ses pensées. — Mariel paraît.)

REINE *(Elle se lève avec un geste d'effroi)*

N'entrez pas !...
Je connais le bruit de vos pas
et je guette ce bruit pour fuir et pour pleurer...

(Mariel s'avance. — Elle se retire
au fond de la pièce.)

REINE

N'approchez pas !...
le mur est implacable et ne peut reculer...

MARIEL

Depuis la mort de Marceline,
les gestes éperdus, les cierges allumés,
vous regardez mes mains comme on regarde un crime.

REINE

On veut savoir ce que les yeux ne révèlent pas...

MARIEL

Pourquoi ?
Nous seuls disposons de la vie...
Quand l'arbre et le vent parlaient — ironie —
je croyais que mon âme soumettait son destin
à la voix hautaine du chemin...
mais l'âme crée son miroir
et selon la douleur ou la douceur de vivre,
elle cherche les signes épars
et les fait chanter ou souffrir...

(Il s'approche de Reine.)

REINE

N'avancez pas!
Je crains... je crains vos bras...

MARIEL

Je traine comme des lambeaux de rêve
et je voudrais serrer, silencieux, ta main...

REINE (*solennelle et le doigt levé*)

Voyez donc le jardin! le jardin!
et voyez Marceline — roide et pâle vision —
avec une tache de sang au front...

MARIEL (*de voix lente*)

Ma pensée — à ce nom — devrait être divine,
mais je ne suis qu'un fils de l'homme
trébuchant sur la route...
Et son départ avant la première neige,
pendant que le soleil
s'éteignait au fond de l'Automne,
ignora le sentier complice de mes paroles.

REINE (*comme hallucinée*)

Il faudrait tenir sur la table,
ses yeux que maintenant rien ne peut déguiser
et l'on aurait son âme...
Je serais fixement penchée sur les prunelles
afin d'en arracher, peut-être, une étincelle
emprisonnant l'image du jardin,
lorsque vos bras mordirent mes bras!

Douter! douter!... Et croire que Marceline a cru...
Et croire qu'elle gît au cimetière
impénétrable en son secret, plus qu'en la terre...

Le soupçon! le soupçon!
Il s'allonge en ma chair
et n'apporte qu'un songe et la même vision...

(*De voix plaintive*)

Marceline! Marceline! Faut-il mourir... Pardon...

(*Mariel éperdu s'enfuit dans la forêt.*
Ludwine paraît.)

LUDWINE

Mourir? encore mourir?...
Nous avons fui l'horreur du vieux logis...

Nos larmes seront plus douces dans la pénombre,
dictames de nos destins trop sombres...
Nous trouverons autour de la maison perdue,
des arbres aux douleurs nouvelles et ingénues
et découvrirons près des portes
ma fille en sa blancheur de morte !

REINE *(repoussant une vision)*

Taisez-vous, la voilà...
Sauvez-moi ! sauvez-moi !
A genoux... à genoux...

(Elle s'agenouille et reste immobile.)

LUDWINE *(la relevant)*

Elle n'a pas selon ta stupeur,
le rictus d'épouvante et la main sans chaleur.
Elle est debout, vêtue d'une robe familière
et marche, le doigt levé,
vers quelque but austère...
et ses lèvres remuent et nous donnent des baisers...
O Marceline !
quelle flamme fut donc ton âme versée en l'infini ?...
Je fixerai ton front n'espérant plus personne,
puisque l'année sans feuilles est morne.

(Reine tremblante attire sa mère à la fenêtre et montre Mariel dans la forêt.)

REINE

Nos mains, pour Mariel, sont des mains d'étrangères
et nous ne pouvons plus l'accueillir sur le seuil!

LUDWINE *(de voix sombre)*

C'est l'Inconnu de notre deuil.
Qu'il aille vers du printemps ailleurs...
Ses regards éparpillent du malheur sur nos vies.
Nous garderons l'enfant!

REINE

O ma mère!
L'enfant est une étoile suspendue en ses soirs,
guide d'un ciel fermé vers un ciel d'autre espoir...
Laissez partir le père et l'enfant par la main,
ne clôturez pas leur chemin...

LUDWINE

Martial partira comme il vint parmi nous,
seul... et ses pas feront tressaillir le silence;
l'hymne du bois enfin sera de délivrance...

Oui, nous garderons Nise !
C'est ton cœur, c'est mon cœur, celui de Marceline...
Les yeux de Mariel éparpillent du malheur.

(Une pause.)

La haine de Martial rôde de porte en porte.

(Serrant le bras de Reine.)

La haine ? Elle est de sang, de flamme... La haine est forte !

REINE *(avec desespoir)*

Vous n'avez pas compris... vous n'avez pas compris...
Mère, n'entendez-vous pas mes sanglots et ma peine ?
Je suis sans haine, sans haine
et le départ de Mariel
chasse le dernier rayon attardé dans mon ciel.

(De voix basse.)

J'ai peur de ma faiblesse... Oh ! j'ai peur de moi-même !

(Martial, armé pour la chasse, paraît sans bruit. Devant l'agitation de Ludwine et de Reine, il reste immobile et écoute.)

LUDWINE *(contemplant Reine avec inquietude)*

Tu es sans haine, sans haine...
Tu as peur de toi-même..

REINE (*éperdue et de voix saccadée*)

Faut-il parler ?
Vous ne saurez jamais rien deviner ?
Oh ! Il suffit de pauvres mots
pour dresser des tableaux farouches
et je dis simplement
ce que pourrait ma mère, vous conter un enfant :
Un jour, Mariel prit ma main
— ses yeux étaient de folle ardeur —
et l'on découvrit au jardin
où Mariel me poursuivait de ses baisers,
ma sœur étendue roide et pâle dans le sentier !

LUDWINE

Mensonge ! mensonge !

REINE

Ma parole n'est pas encore folle !

LUDWINE (*reculant lentement*)

J'ai peur de toi...

(*De voix délirante*)

Marceline... Marceline...

(A Reine, de voix farouche et avec un geste d'épouvante.)

Tuée par toi ! tuée par toi !

(Martial laisse tomber son arme... Les deux femmes se retournent effrayées. Reine se précipite sur la porte, mais Martial ferme, menaçant, le passage... Suivie de Ludwine alors, elle court à la fenêtre, que sa fièvre et son trouble ne parviennent pas à ouvrir... Elle brise la vitre et son poing s'agite ensanglanté. — Dans la forêt, Mariel est assis en une attitude de tristesse.)

REINE *(de voix prolongée)*

Mariel... Mariel...

LUDWINE *(criant)*

Fuyez! fuyez!

(On entend un coup de feu... Le corps de Mariel glisse doucement à terre.)

REINE *(de voix âpre et dure)*

Je l'aimais! je l'aimais!

(Elle regarde autour d'elle avec des yeux de folie, puis semble fascinée par le lointain.)

REINE

L'étang... l'étang... Oh ! dormir dans l'étang...

(Elle disparaît dans la forêt. — Ludwine s'affaisse sur le seuil de la porte.)

FIN.

Il a été tiré de cet ouvrage 25 exemplaires sur papier de luxe a 10 francs.

Sorti des presses de Mathieu
THONE, rue St-Etienne, 4,
a Liége, le 1er octobre 1896.